

abc

LE FRANCE

8, rue de la Valse ST-ETIENNE
Tél 77.32.76.96 - Répondeur 77.32.71.71

LE PETIT CRIMINEL

. Réal., scén. et dial.: Jacques Doillon

France. 1990. 1 h 40. Couleurs. Int.: Richard Anconina (le flic), Gérard Thomassin (Marc), Clotilde Courau (Nathalie), Jocelyne Perhirin (la mère), Cécile Reigher (la vendeuse), Daniel Villanova (le principal, Dominique Huchède (le professeur), Dominique Soler (a mère de Jérémy), Ananda Regi (Jérémy).

Un jeune adolescent à l'abandon, dans une HLM de Sète. Ayant découvert de manière fortuite l'existence d'une sœur aînée, il braque une boutique afin de se payer le voyage jusqu'à Montpellier. Mais un jeune flic surgit: le garçon n'a pas d'autre solution que de prendre le policier en otage. Menotté au volant, celui-ci accepte de conduire le même chez sa sœur, avant de le remettre à la police. La rencontre du garçon et de la fille est bizarre, pleine de gêne. Mais très vite la curiosité l'emporte. La sœur décide de suivre le garçon et le flic jusqu'à Sète. Chemin faisant une curieuse complicité, non dénuée d'exigence, se noue entre les trois protagonistes.

Jacques Doillon avait parlé de « tueries ». Rien de tel ici. Comme dans *La Fille de 15 ans*, un film dont il n'était pas satisfait — pas satisfait notamment de sa propre interprétation de l'adulte confronté aux deux adolescents —, il invente, quand le Garçon nous est devenu assez familier, la relation d'un homme avec deux jeunes. Il met au jour l'ambiguïté de l'homme adulte qui ne sait pas quelle conduite adopter, tantôt de plain-pied, parlant de lui jouant la carte de la confiance, puis se reprenant maladroitement et affectant l'autorité, surtout quand l'un ou l'autre, le frère ou la sœur, déçoivent cette confiance. Anconina a merveilleusement traduit la fragilité, les moments d'émotion, les moments de doute, la lassitude et la tendresse du personnage. La Sœur est d'abord un enjeu, puis un fardeau (du point de vue du flic, naturellement), enfin une médiatrice. Jupette en jean, cheveux dans le dos, regard vif, on la voit mûrir à toute vitesse. Elle découvre un frère, bascule dans une aventure qui la dépasse, rêve de solutions enfantines qui résoudraient une situation qui se résume en termes lourds de menaces: braquage, prise d'otage, tentative de meurtre (le Garçon a tiré une balle qui a étoilé le déflecteur de la portière gauche de la voiture, elle n'est pas passée très loin de la tête d'Anconina). Elle veut éliminer les débris de verre, comme pour tout effacer et recommencer à zéro. Puis elle comprend que derrière le trio en fugue, il y a la société et ses lois, avec lesquelles il faudra composer. Elle comprend aussi la vraie nature de son frère, les comptes qu'il doit régler avant de se rendre. Elle est devenue adulte à la fin du film, quand elle le regarde pousser la porte du commissariat de Sète.

Car *Le Petit Criminel* ne bascule pas dans le drame. Ce n'est pas une tuerie. C'est prioritairement le portrait du Garçon. De retour à Sète il abuse de la confiance du flic. Il veut, d'abord, aller lui-même rendre les cinq cents francs à la vendeuse de shampoing, il veut qu'un copain de classe, bon en dessin, rectifie sa carte d'identité (y remplace le nom sous lequel il est connu, celui de sa mère ou peut-être d'un beau-père, par le nom de son vrai père, qu'il a appris de sa sœur), il veut enfin qu'on lui rende justice au lycée professionnel, qu'on lui reconnaisse le patronyme qu'il s'est choisi, et la responsabilité du travail que le professeur avait mise en doute. Bien entendu, le proviseur, dépassé, appelle la police, et le Garçon s'enfuit de nouveau — et pour la dernière fois.

Les valeurs du Garçon sont simples. Les deux pôles de son existence d'adolescent ont craqué presque simultanément, l'école et la famille. Le prof ne lui a pas fait confiance et, plus grave, sa mère l'a trahi. Elle lui a menti, et il affirme qu'une mère qui ment à son fils, c'est le crime le plus grave qui soit. Elle lui a caché que sa sœur vivait, elle l'a privé d'une connaissance et d'un nom. Dans la voiture qui roule vers Sète, il rêve à haute voix: partir, avec sa grande sœur, et aussi sa petite sœur dont il parle souvent. Ailleurs. Ensemble. Ni révolté ni casseur, seulement inadapté et malheureux. Faut-il dire que *Le Petit Criminel*, en décembre 1990, est d'une chaude actualité? L'écriture de Doillon (qui pour la première fois depuis longtemps a écrit son scénario seul, sans Jean-François Goyet) est, comme toujours, d'une précision implacable. Elle est plus aérée que dans la plupart de ses films

(j'excepte *La Vie de famille*). Ses personnages s'inscrivent le plus souvent dans un espace ample, même quand ils sont prisonniers de l'habitacle de la Rover. Espaces urbains et images de banlieue, ou espaces ouverts du Languedoc, tantôt perçus de l'intérieur de la voiture, tantôt respirés lors des pauses capricieuses du voyage de retour (est-ce une conséquence de l'implication de la Région Languedoc-Roussillon dans la production du film ? c'est peu probable: l'air qui passe entre les protagonistes, comme le choix de l'écran large, est, dans la nature même du film, une manière de désamorcer une violence toujours possible). Constante des films de Doillon, les acteurs se regardent beaucoup, souvent ne se quittent pas des yeux. Ici, il semble qu'ils se regardent d'un peu plus loin.

Jean-Pierre Jeancolas

POSITIF N° 359 (Décembre 1990)

Avez vous préparé le film ensemble avant le tournage ?

Jacques Doillon: On a entraîné le garçon pour qu'il perde sa peur et puisse bouger tout en parlant. Il ne savait pas ce qu'il allait faire, il fallait que l'on commence le match, qu'il soit sur le terrain et qu'il sache un peu quelles étaient les règles. Mais je ne suis pas fanatique de l'entraînement. La préparation du film se borne un peu à son écriture. J'ai l'impression que le match ne se joue que sur le terrain, c'est là que, de temps en temps, on peut avoir un peu le sens de l'improvisation, faire la bonne passe. Il n'y a que le match qui m'intéresse et, quand on a la chance d'être en contact avec les joueurs pendant tout le match, on n'a pas vraiment besoin de temps pour se raconter avant. J'aime bien ne rien savoir quand j'arrive sur le tournage, être dans un état d'innocence volontaire et me demander comment on va se débrouiller en jouant, les acteurs jouant et moi jouant un peu avec eux si possible. La partie ne se joue que lorsqu'on la joue et c'est pour ça que je fais autant de prises, parce que je suis un chieur, mais aussi parce qu'avec les mots et les acteurs qui sont là, on peut jouer de pas mal de façons différentes.

Beaucoup de choses ne sont pas dites sur le personnage du flic. Est-ce que vous vous êtes mis d'accord sur ce qui, fondamentalement, définissait le personnage tout en restant secret ?

Jacques Doillon: Non, il y a des zones d'obscurité (que je ne veux pas éclairer, ou qu'on éclairera le moment venu, il ne faut pas avoir la volonté naïve de tout comprendre par avance. une heure et demie on ne peut pas

tout savoir sinon on va faire de l'explication de texte. Ce sont des erreurs qu'on fait presque toujours dans les premières bobines d'un film en essayant de bien mettre la situation à plat. De toute manière, on expose toujours trop. Certaines scènes me semblaient indispensables, comme la rencontre des flics avec Richard lorsqu'il rentre avec le garçon. Je l'ai filmée en me disant que c'était une scène obligatoire, imposée par le récit et, du coup, je n'y suis pas bien arrivé car, au fond, je n'avais pas envie de voir des flics, ni d'entrer dans le commissariat. le personnage de Richard n'est pas d'abord un flic, il l'est secondairement.

Richard Anconina: la vraie menace qui pèse sur ce flic ce n'est pas les menottes que lui met l'enfant, ni l'arme qu'il pointe sur lui. C'est son affectif à ce moment-là de sa vie: pourquoi, ce jour-là, il s'arrête pour parler avec ce gamin, et bascule dans un truc impossible. Mais, d'un autre côté, si le flic lâchait trop son statut, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne parte pas en Camargue avec le gamin et sa sœur.

Jacques Doillon: Il ne fallait pas oublier que c'était un flic, et y revenir donc de temps en temps sans écraser le film avec ça. Je suis un nul complet sur la question du fonctionnement du minimum qu'un flic doit savoir. De temps en temps, j'interrogeais les gens de l'équipe pour savoir si on n'était pas dans une divagation si peu orthodoxe, si j'ose dire, que ça ferait rire d'invraisemblance. Ce qui, par contre, est assez documenté, c'est la suite logique de ce que pourrait déclencher le flic en appelant son commissaire, qui téléphonerait au Procureur de la République, lui-même faisant appel à un juge pour enfant. Cela ne m'intéressait pas beaucoup mais j'ai fait un minimum d'efforts sur ce point pour que ça tienne.

On accepterait difficilement les coups de force dramatiques du film sans ce fond de vérité.

Jacques Doillon: le garçon prend effectivement tout le monde à contre-pied et c'est ce qui me semblait le plus intéressant. On a rencontré beaucoup d'adolescents délinquants au moment du casting, et c'est vrai que pour eux la parole donnée n'est pas donnée pour longtemps. Il me semble que sur ce comportement imprévisible, qui n'est pas non plus trop prévu, d'ailleurs, par l'enfant lui-même, ça rejoint mon film précédent, *La vengeance d'une femme*. J'ai toujours aimé les personnages qui fonctionnent un peu en aveugles, prennent des décisions, croient pouvoir s'y tenir et, le moment venu, font totalement autre chose que ce qui était prévu.

Extrait de l'entretien de Jacques Doillon et Richard Anconina (Cahiers du Cinéma 438-Décembre 1990)